

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

DES

Familles Canadiennes

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 1. MONTREAL, 1er SEPT. 1870 Nos. 23 & 24

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Notre publication.— Entretien sur la famille.— Un épisode de la terreur.— La croix.— La petite Marie.— Une histoire de ma jeunesse.— A chacun ce qui lui est dû.— La mère Marie de l'Incarnation.— Causerie sur l'Agriculture.— Conditions.— Annonce.— Table des matières.

NOTRE PUBLICATION.

A la fin de la première année de notre publication il n'est que juste que nous disions un mot à nos lecteurs des avantages comme des obstacles que nous avons rencontrés sur notre route. D'abord, nous devons offrir nos plus sincères remerciements au clergé en général pour l'appui qu'il nous a accordé et qui a amené un succès, dans la circulation de notre gazette qui a dépassé toutes nos espérances. Notre reconnaissance est aussi légitimement due à plusieurs laïcs, hommes de profession libérale, institu-

teurs, etc., qui se sont constitués nos agents et ont multiplié leurs efforts pour accroître le nombre de nos abonnés.

Si on eût montré partout la même bonne volonté que dans la presque totalité des paroisses du diocèse de Québec, dans quelques-unes des diocèses de Montréal, des Trois-Rivières, de St. Hyacinthe et de Rimouski, notre feuille aurait certainement obtenu une circulation inouïe en Canada. Mais, nous devons le déclarer aujourd'hui, dans plusieurs localités, on nous a fait de l'opposition dans la crainte que notre publication ne nuisit à la circulation de quelque autre et même à l'encouragement des bibliothèques de paroisse.

Ceux qui ont agi contre nous, dans ce but, ou qui ont simplement refusé de nous prêter leur concours, reconnaîtront plus tard, nous l'espérons du moins, que notre œuvre n'est de nature à nuire à aucune autre bonne. Son but est uniquement de promouvoir les intérêts religieux parmi nos concitoyens, et nous ne sachons pas qu'en suivant cette route, elle puisse être un obstacle au bien que peut suggérer un zèle éclairé.

Cette année ne s'est pas écoulée non plus sans que nous ayions éprouvé bien des contretemps pour la partie matérielle de notre petite gazette. Elle a parfois éprouvé des retards que nous étions le premier à déplorer ; d'autres fois, elle arrivait aux lecteurs chargée de nombreuses fautes typographiques, etc. Et nous qui aurions voulu toujours la voir belle, bien parée, et arrivant toujours à la première heure ; en reconnaissance de la bonne réception qu'on lui avait faite ; nous avons dû souvent déplorer ce que nous ne pouvions empêcher.

Mais toujours, nous voici arrivé à la fin de l'année, sans avoir eu trop à souffrir, et nous sommes prêts à entrer dans la seconde année avec plus de courage que jamais et en offrant de plus fortes garanties qu'à

notre début, si on veut bien nous continuer le bienveillant patronage que nous avons reçu jusqu'à ce jour.

Cependant, nous devons réclamer l'indulgence de nos lecteurs, aujourd'hui, en leur déclarant que le faible état de notre santé nous conseille de prendre une vacance d'un mois et demi environ. Ainsi, le premier numéro de notre seconde année ne paraîtra donc que vers le quinze du mois d'octobre.

A cette époque, nous serons à l'œuvre, si Dieu nous prête vie, et nous espérons que nous retrouverons tous ceux qui ont bien voulu nous suivre depuis notre début.

Nous croyons encore devoir prévenir nos abonnés, qu'une autre année, le postage sera à leur charge ; car le prix de notre publication est trop réduit pour nous permettre de payer une somme qui est considérable pour nous, mais qui, distribuée entre tous les abonnés, se réduira à une bagatelle.

Cinquième entretien sur la famille.

L'HOMME, SES PRÉROGATIVES, SES OBLIGATIONS COMME
CHEF DE FAMILLE.

LE JOUR D'UN MARIAGE.

(Suite.)

Le *oui* sacramentel est prononcé ! Voilà encore une union scellée dans le ciel..... Alors le prêtre se découvre, bénit l'anneau de la jeune épouse, prie Dieu que cet anneau devienne, pour celle qui devra toujours le porter à son doigt, le signe d'une fidélité inviolable, d'un amour que rien ne pourra altérer.

Le prêtre remet ensuite cet anneau dans la main de l'époux pour qu'il le passe au doigt de son épouse. Aussitôt, les nouveaux mariés se donnent la main, comme marque qu'ils se soutiendront l'un et l'autre pour s'empêcher de tomber ; et alors le prêtre levant

la main et élevant la voix dit d'un ton solennel et pénétré d'une foi vive : " Par l'autorité de Dieu et de sa sainte Eglise dont je suis revêtu, je vous unis en mariage, au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. Et le clerc répond, ainsi-soit-il.

Quelques instants après, le prêtre, pour faire comprendre aux époux que la mort seule pourra dissoudre leur union, ajoute : " *Souvenez-vous qu'aucune puissance humaine ne peut s'éparer ce que Dieu vient d'unir.*

Voilà le prêtre qui s'avance vers l'autel ; l'auguste sacrifice va commencer ! Ah ! parents chrétiens, de de grâce, mettez de côté toute dissipation, toute joie frivole ; et si vous aimez vos enfants, comme la nature et la religion vous le commandent, élevez vos mains et vos cœurs vers les saints tabernacles. Suppliez la Sainte Victime, d'appliquer une partie de son sang précieux au salut des nouveaux époux. Priez leurs bons anges de les couvrir de leurs ailes et de les protéger contre tous les dangers qu'ils rencontreront dans leur nouvel état. Demandez aussi pardon à Dieu pour vous même et pour eux, en vous rappelant la légèreté que vous avez peut-être apportée à la réception du sacrement de mariage, et votre indifférence à inspirer à vos enfants de véritables sentiments chrétiens.

Redoublez ici votre attention. Quand le ministre de Jésus-Christ a terminé le *pater*, il se tourne vers les époux, et recite en faveur de la jeune femme une prière bien touchante et bien instructive ; car il sait que sur elle va tomber une terrible responsabilité, puis qu'elle sera spécialement chargée d'élever chrétiennement ses enfants et de les former à la vertu.

" O Dieu, dit-il, au nom de l'Eglise, qui, par un " mystère ineffable, avez sanctifié l'union des époux " par un sacrement qui les unit, comme votre fils est " uni avec l'Eglise, son épouse bien aimée : O Dieu " qui avez uni la femme à son mari par une béné-

“ diction que n’ont effacé ni le péché originel, ni la
 “ condamnation portée contre les hommes submergés
 “ dans les eaux du déluge ; jetez, seigneur, des re-
 “ gards propices sur votre servante prosternée aux
 “ pieds de vos autels, parce qu’en s’unissant à un
 “ époux, elle a confiance que vous fortifierez sa fai-
 “ blesse. Faites que son joug soit un joug d’amour
 “ et de paix ; faites que, chaste et fidèle, elle se marie
 “ en Jésus-Christ ; qu’elle suive toujours l’exemple
 “ des saintes femmes ; qu’elle soit, aux yeux de son
 “ époux, aimable comme Rachel, sage comme Re-
 “becca, fidèle et d’une longue vie comme Sara. Que
 “ le démon qui a fait prévariquer la première femme
 “ ne trouve jamais rien en elle qui lui appartienne ;
 “ qu’elle garde toujours la vraie foi, qu’elle soit
 “ fidèle, à l’observance de vos commandements, afin
 “ qu’étant uniquement attachée à son mari, elle ne
 “ souille jamais la sainte vertu de chasteté conjugale ;
 “ qu’elle trouve, dans votre sainte crainte et dans
 “ une vie réglée, un appui à sa faiblesse ; qu’elle ait
 “ une modestie propre à lui attirer le respect de tous
 “ ceux qui la verront ; qu’elle s’instruise de ses de-
 “voirs dans la doctrine toute céleste de Jésus-Christ ;
 “ qu’elle obtienne de vous une heureuse fécondité ;
 “ qu’elle mène une vie pure et irréprochable ; et
 “ qu’enfin, elle parvienne au repos des saints, dans
 “ le céleste séjour. ”

Le reste de cette prière est en faveur des deux
 époux. “ Seigneur, continue le célébrant, prolongez
 “ leur vie jusqu’à une heureuse vieillesse, afin qu’ils
 “ aient, tous deux, la consolation de voir les enfants
 “ de leurs enfants, jusqu’à la troisième et à la qua-
 “ trième génération. Par Jésus-Christ notre Sei-
 “ gneur. Le clerc répond : Qu’il en soit ainsi. ”

Après la sainte communion et avant de bénir le
 peuple, le célébrant se retourne de nouveau vers
 les époux, pour leur donner une dernière bénédic-
 tion, et élevant la voix, il dit : “ Que le Dieu d’A.

“braham, le Dieu d’Isaac et le Dieu de Jacob soit
“ toujours avec vous, et qu’il vous comble de ses
“ plus abondantes bénédictions, afin que vous
“ voyiez les enfants de vos enfants jusqu’à la troi-
“ sième et même jusqu’à la quatrième génération,
“ et qu’en suite, il vous accorde une vie éternelle-
“ ment heureuse, par la grâce de Notre Seigneur
“ Jésus-Christ qui, étant Dieu, vit et règne avec le
“ Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles.
“ Ainsi-soit-il. ”

Puis faisant le signe de la croix, il ajoute : “ Que
“ la bénédiction du Dieu tout puissant, Père, Fils,
“ et St. Esprit, descende sur vous et qu’elle y de-
“ meure toujours. ”

Nous le demandons à toutes personnes sérieuses
et animées d’une véritable foi ; qui peut assister à
une bénédiction nuptiale sans faire les plus graves
reflexions et sans se sentir impressionné par l’im-
portance et la solennité de cette prière ?

Les paroles que Dieu prononça dans le paradis
terrestre sur le premier couple, sont répétées et rap-
pellent à l’homme qu’il entre dans une nouvelle
carrière, qu’il va devenir le chef d’une famille, et
que par conséquent, il se charge d’un fardeau bien
pesant.

Pour la femme, en entendant le langage que l’E-
glise lui adresse, l’image des plaisirs doit disparaître
à ses yeux, pour faire place à celle du devoir. Pour
elle en particulier, le prêtre a sollicité toutes les ver-
tus ; la patience, la chasteté, la prudence, la sagesse,
la modestie, l’amabilité, la force chrétienne, la scien-
ce des choses célestes, une longue vie.

Heureuse la jeune fille qui s’est préparée à ce grand
acte du mariage, en conservant son cœur pur et en
fuyant les faux plaisirs du monde ! C’est sur elle sur-
tout que les bénédictions du ciel descendent en
abondance, à cet instant solennel du mariage.

Tout est terminé ; le consentement des partis a été reçu, leur engagement a été ratifié par le prêtre, leur union a été cimentée par le sang de Jésus-Christ, elle a de plus été sanctifiée par la bénédiction du ciel ; les anges du Seigneur ont été témoins du serment de fidélité que les époux se sont jurés. Il ne reste plus qu'à inscrire ce mariage dans les registres. Il en était de même chez les premiers chrétiens ; ces registres s'appelaient *Tables matrimoniales*. On y inscrivait non-seulement les conventions qui regardent les intérêts matériels, mais encore les devoirs des gens mariés. Tous ceux qui avaient assisté au mariage signaient ces tables, et l'Evêque les souscrivait aussi.

Quand tout est fini à l'Eglise, les époux et leurs parents se retirent ; mais est-ce pour continuer la fête religieuse, est-ce pour rendre à Dieu de dignes actions de grâces pour ce qu'il vient de faire en faveur de ceux qui ont unis leur sort ?

Ah ! s'il en était ainsi, que la société chrétienne serait sainte et que tous les ménages seraient heureux et bénis ! Mais, le plus souvent, on passe de l'autel aux divertissements les plus coupables. On va à ce qu'on appelle la noce. Et à quelle espèce de noce ? N'est-ce pas à une de ces noces telles qu'en faisaient les païens et où les chansons lubriques les paroles indécentes, les jeux dissolus, les danses, les ivrogneries, les conversations dangereuses se donnent la main et paraissent des amusements nécessaires ?

Comment des parents peuvent-ils permettre de semblables désordres dans leur maison, à la suite d'une action aussi sainte et y associer les jeunes époux qui, il n'y a qu'un instant, étaient agenouillés aux pieds des saints tabernacles, sanctifiées par la réception d'un grand sacrement et par les bénédictions de l'Eglise ! On a été demander pour eux la pureté, la modestie, la sagesse, la force chrétien-

ne, la prudence et toutes les vertus, et on se hâte de les conduire au sein de tous les scandales, de toutes les turpitudes ! Il n'y a qu'un moment, on criait au ciel : " Bénissez les " et quelques heures après on les conduits à la source de la malédiction pour les y faire boire à longs traits !

Quelle inconséquence, quelle folie ! Qu'une pareille conduite dénote l'absence complète des sentiments de foi, et le peu d'amour véritable et chrétien que l'on a pour ses enfants !

De semblables parents ne méritent-ils pas, à juste titre, le grave et sévère reproche que St. Paul faisait aux Galates : "*Etes vous assez insensés pour qu'après avoir commencé ce matin, par vous laisser conduire par l'Esprit de Dieu, vous finissiez par la chair, en vous laissant aller à toutes sortes de péchés, le reste de la journée ?*"

Une noce est sans doute permise, mais pour cela il faut qu'elle soit véritablement chrétienne, conforme aux enseignements de notre foi, à l'esprit de Dieu, et qu'on en bannisse absolument tous les désordres. Il ne faut pas se contenter d'être sage soi-même, il est nécessaire que tous ceux qui y assistent soient sans reproches ; car les fautes d'une partie des invités suffiraient pour attrister les anges des nouveaux mariés.

Epoux chrétiens ! que Jésus-Christ soit le premier convié à vos noces, en compagnie de sa sainte mère, comme il le fut au noces de Cana ; que les esprits célestes y assistent comme au mariage du vertueux Tobie. Suivez, à la lettre, les conseils d'un vertueux prêtre qui prend ses enseignements dans l'Écriture Sainte et les saints pères. M. Couturier vous dit :
" Heureux les époux dont les festins sont sanctifiés
" par la présence d'un Dieu ! Des festins ! Hélas ! pauvres gens de nos compagnes, à quoi vous réduisent-ils souvent ? A manger du pain, les jours suivants.
" On veut se réjouir ! Hélas ! c'est sur le bord d'un

“ fleuve de larmes..... Cependant, réjouissez-vous
“ si vous le voulez ; mais que *ce soit dans le Seigneur*,
“ comme Tobie et les anciens patriarches. Heureuses
“ familles qui bénissaient toujours le Seigneur, dans
“ leurs fêtes et leurs repas ! Telles et plus saintes
“ encore devraient être les noces des chrétiens, puis
“ que leurs mariages sont plus saints que ceux de
“ l'ancienne loi. Que le Seigneur soit donc béni
“ jusque dans vos divertissements. Pour cela, il
“ faut en bannir, l'intempérance, les excès, la li-
“ cence, les discours obscènes, les danses, les liber-
“ tés criminelles, mille désordres qui ne sont que
“ trop ordinaires, et qui attirent les malédictions de
“ Dieu sur les mariages ; tant de crimes qui pro-
“ voquent le feu du ciel sur des maisons malheureu-
“ ses, comme sur Sodome et Gomorrhe. Jeunesse
“ débordée ! Tremblez ! Ce qui n'arrive pas sur vous
“ dans le moment, arrivera dans la suite. Le ciel en
“ courroux, vengera, un jour, sur vos alliances, les
“ outrages que vous faites à celles dont vous profa-
“ nez les cérémonies saintes. ”

“ Chefs de familles, c'est à vous à mettre l'ordre.
“ C'est vous qui répondez devant Dieu et devant les
“ hommes, des scandales donnés dans vos maisons,
“ de votre indulgence et peut-être de vos encourage-
“ ments à une joie licencieuse. C'est sur vous, c'est
“ sur vos enfants que retombera la colère du ciel, que
“ vous provoquez sur des maisons où le Seigneur est
“ tant offensé. ”

Il est donc nécessaire, si on veut faire des noces chrétiennes de n'y inviter que des personnes prudentes, ayant la sagesse sur les lèvres et dans tout leur maintien.

Remarquez ce que nous dit l'Écriture Sainte, en parlant de Tobie. “ Voulant faire un festin, il envoya son fils inviter quelque personnes de sa tribu qui craignaient Dieu, pour se réjouir avec elles. De même, quand Raguël Maria sa fille Sara, il réunit quel-

ques amis, et ils firent le festin des noces, en bénissant Dieu ; dit encore l'Écriture.

Serait-ce trop demander aux parents catholiques que d'exiger que les noces qu'ils font à l'occasion du mariage de leurs enfants, soient aussi saintes que celles que faisaient les juifs craignant Dieu.

Le St. Esprit, par la voix du Concil de Trente, fait une obligation aux Evêques de voir à ce que les solennités des noces se passent avec la modestie et l'honnêteté requises ; car dit-il : “ Le mariage est une chose sainte, qui doit être traité saintement.

Encore une fois, les noces où l'on chante de mauvaises chansons, où l'on tient des discours licencieux, où l'on permet les danses, sont elles conformes aux règles prescrites par ce Concile.

Le Concile de Léodicé dit : “ Il ne convient pas aux chrétiens qui assistent aux noces de s'y livrer à des danses bruyantes et lassives, mais d'y prendre un repas modeste et convenable à leur profession. ”

Mais, est-il beaucoup de danses qui ne soient ni bruyantes ni lassives ?

Pères et mères, si vous voulez être chrétiens j'us que dans vos noces, si vous voulez attirer les bénédictions du ciel sur vos chers enfants, suivez le conseil de l'Église, il est de la plus haute sagesse. Donnez un repas modeste, le midi du jour du mariage de vos enfants, avec quelques parents et quelques amis ; bénissez Dieu, avant et après le repas, et ne continuez jamais la noce, surtout pendant la nuit ; car elle vous amènerait de grands dangers que vous auriez plus tard à déplorer amèrement. Au lieu de donner un repas le soir, mettez en réserve ce que vous y dépenseriez, pour le distribuer aux pauvres. Dans l'après midi, si vous n'êtes pas trop éloignés de l'Église, rendez vous-y pour faire une visite à Jésus-Christ qui s'est offert le matin en sacrifice pour la sanctification de vos enfants.

Nous nous sommes toujours rappelé avec plaisir un bel exemple donné dans une paroisse par deux familles très respectables.

Le jour d'un mariage, dans l'après-midi, tous les gens de la noce se rendirent à l'Eglise pour y faire le chemin de la croix ; et se fut après cet acte de piété qu'on se sépara. Puisse-t-il en être toujours ainsi.

UN EPISODE DE LA TERREUR.

SAINTE HOSTIE SAUVÉE PAR MADAME DE LÉZEAU,
Fondatrice de la Congrégation de la Mère de Dieu.

Nous lisons dans le *Messager du Sacré Cœur* :

Le roi était monté à l'échafaud, et la terreur régnait sur la France. Un décret condamnait à mort, dans les vingt-quatre heures, tout prêtre ayant refusé le serment révolutionnaire. La famille de madame de Lézeau fut accusée d'avoir donné asile à quelques-uns d'entre eux. Rien n'était plus fondé que cette accusation. Chaque jour, depuis plusieurs mois, malgré l'arrêté qui déclarait coupable de trahison quiconque cachait un prêtre réfractaire, quelques-uns de ces confesseurs de la foi venaient dans la maison, et y célébraient, dans le plus grand secret, les saints mystères. C'était la nuit, dans une chambre reculée, au milieu d'un profond silence, avec les volets soigneusement fermés, sur un meuble transformé en autel, que le sacrifice de la rédemption du monde était offert. Le Dieu du Calvaire, mort sur la croix, en disant : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'il font ! s'immolait encore et s'offrait en victime, en pardonnant comme au jour de sa première immolation.

Dans cette chambre, devenue un oratoire sanctifié par la célébration des saints mystères, une cachette avait été soigneusement préparée et servait de taber-

nacle. Le prêtre, après le saint sacrifice et la communion des personnes qui y avaient assisté, déposait dans cette cachette les hosties consacrées, renfermées dans un ciboire de petite dimension. Le Dieu du tabernacle, chassé de ses temples, était persécuté comme ses ministres, et forcé de se cacher comme eux.

Madame de Lézeau venait, chaque jour, passer de longs moments, tout près de cette cachette mystérieuse. Ce n'était plus le pieux sanctuaire de la Visitation, mais c'était toujours, dans l'adversité comme dans le bonheur, le Dieu du ciel, visible pour sa foi sous les voiles transparents du sacrement de son amour. Le comité de surveillance ne se trompait donc pas, en dirigeant ses perquisitions vers la famille de Lézeau.

En ces temps d'inquiétude générale, chacun vivait autant que possible chez soi. On évitait de sortir, on craignait toujours quelque alerte. Quand les envoyés du comité arrivèrent, la porte de la maison qu'habitait la famille de Lézeau était soigneusement fermée, et force leur fut malgré leurs sommations au nom de la loi, d'attendre qu'on vint la leur ouvrir. Tandis qu'ils attendaient, ils laissèrent comprendre, par des paroles qui furent entendues de l'intérieur, qu'ils venaient pour arrêter, *non la religieuse, mais sa mère*. Madame de Lézeau, en attendant la force armée à la porte de sa demeure, s'était sentie comme percée de deux poignards par la pensée du danger que couraient sa mère et le ciboire de la mystérieuse cachette, qui pouvait être découvert et sacrilègement profané. D'abord, elle fait cacher sa mère ; courant ensuite au tabernacle de l'oratoire, elle l'ouvre d'une main tremblante d'émotion, et se prosterne à genoux, comme pour demander pardon de sa filiale témérité au Dieu qu'elle adore et qu'elle aime. Puis, sans hésiter, mais avec le plus profond respect, elle pend dans le tabernacle ouvert, le ciboire qui renferme

l'hostie consacrée la veille, le place sur sa poitrine, du côté de son cœur, et le tenant appuyé de sa main droite, elle ramène les plis de son châle, qu'elle serre et noue solidement autour de sa taille. Elle était, pendant ces quelques instants, restée à genoux, mais elle se releva rapidement, car les coups accompagnés de sommations redoublaient à la porte ; et avec un calme parfait, avec une sérénité presque souriante, elle allât audevant des hommes armés qui venaient envahir la maison.

Madame de Lézeau était, dans sa jeunesse, d'une remarquable beauté ; par un rare privilège, les années, en passant sur sa tête, ne lui avaient rien enlevé de cette beauté d'autrefois. Ses traits, il est vrai, avaient pu perdre de leur première fraîcheur, mais ils s'étaient, en revanche, empreints dans la retraite et le silence du cloître, d'une dignité calme et majestueuse, qui les faisait resplendir comme d'une auréole.

Ce fut ainsi, dans le calme de sa sérénité ordinaire, portant sur sa poitrine le Dieu qui, autrefois, soutenait les martyrs dans l'arène, qu'elle se présenta aux envoyés du comité de surveillance. Elle leur assura qu'il n'y avait pas de prêtre dans la maison, ce qui était vrai : il n'y avait que le souverain Prêtre Jésus, entouré de ses anges, caché dans le ciboire, et reposant sur son cœur. Elle se contenta de répondre aux envoyés qu'elle allait leur ouvrir toutes les portes et les conduire partout.

Les perquisitions commencèrent ; tout fut fouillé, et, de chambre en chambre on finit par arriver à l'alcôve où, derrière quelques robes et un manteau suspendu à la muraille, celle que l'on cherchait était cachée. Madame de Lézeau accompagnait dans leurs recherches les envoyés du comité révolutionnaire ; les voyant si près de sa mère, elle se place devant la porte de l'alcôve, comme pour en défendre l'entrée ou au moins en détourner l'attention... Mais le mo-

ment fatal est arrivé, il faut ouvrir, et la première chose que voit Madame de Lézeau, sont les deux pieds de sa mère, mal cachée derrière le manteau trop court, qui la couvre, mais qui ne descend pas jusqu'à terre. A cette vue, tout son sang fut glacé, elle faillit pousser un cri et tomber sans connaissance ; mais elle se contint en sentant sous sa main le ciboire placé sur son cœur. Elle le serra violemment sur sa poitrine, disant par cette étreinte, comme autrefois les Apôtres au Sauveur dans une nuit de danger suprême : *Salva nos perimus !*... Sauvez-nous, car nous périssons !

Le Sauveur exauça la prière de celle qui le sauvait lui-même des outrages de la profanation. Il plaça, sans doute par la main de ses Anges, un bandeau sur les yeux de ces hommes, qui avaient soigneusement jusque-là tout examiné, tout fouillé dans la maison, et qui étaient au moment de saisir celle qu'ils cherchaient. Ils furent pris comme d'une involontaire et incroyable distraction. Ils entr'ouvrirent à peine la porte de l'alcôve, se contentèrent de frapper quelques coups contre la muraille, pour constater qu'elle n'avait pas d'issue secrète, et se retirèrent sans avoir découvert la mère de Madame de Lézeau, qu'ils touchaient presque de la main, et qu'un mouvement, qu'un souffle pouvait trahir et perdre.

Quelques moments après, les émissaires du comité de surveillance quittaient la maison, et Madame de Lézeau et sa mère purent se féliciter de la protection providentielle par laquelle Dieu les avait gardées. Ces félicitations furent courtes et presque silencieuses, par respect pour le ciboire que Madame de Lézeau portait encore sur sa poitrine. Elle se demandait avec anxiété ce qu'elle allait faire de ce précieux mais redoutable trésor. Allait-elle le replacer dans le tabernacle qu'avaient fouillé, de leurs mains profanes, les inquisiteurs dont les pas reten-

tissaient encore dans la rue, et qui pouvaient revenir ? Allait-elle prendre sur sa responsabilité de le placer ailleurs ? Dans ces perplexités, elle se décida à porter elle-même l'hostie sainte, toujours serrée sur sa poitrine, au prêtre qui l'avait consacrée la veille, et qui devait être averti des soupçons attirés sur la maison, et du danger qu'il y courrait désormais.

Elle attendit pour sortir jusqu'aux heures du soir ; pendant tout le jour, par respect pour la présence de son Dieu, elle ne voulut prendre aucune nourriture. Quand le soleil eut baissé, et que l'ombre commença à se répandre dans les rues étroites et tortueuses de la ville, elle se dirigea, seule, en silence, vers la demeure, à elle connue, du prêtre réfractaire aux lois de la Convention, mais fidèle à celles de l'Eglise et de l'Évangile. Bientôt arrivée, elle frappe timidement et entre. En peu de mots, elle explique sa visite inattendue. Puis, entr'ouvrant son châle et à genoux, la religieuse chassée de son cloître remet au prêtre confesseur de la foi le ciboire que, depuis des heures, elle porte sur son cœur, et l'hostie sainte qu'il renferme.

Le prêtre allait placer ce ciboire en lieu aussi sûr et aussi convenable que possible, quand tout à coup une soudaine inspiration lui vint. Madame de Lézeau n'avait pris aucune nourriture de la journée ; elle était donc dans toute la rigueur du jeûne nécessaire pour la sainte communion. Le confesseur de la foi lui fait signe de rester à genoux et de se préparer à la communion. Il ouvre ensuite le ciboire et récite quelques prières. Madame de Lézeau, les yeux mouillés de larmes, s'y associe à voix basse, et le cœur plein d'émotion, elle reçoit en communion, après ce jour de trouble et d'inquiétude, l'Hostie consacrée qu'elle a sauvée au péril de sa vie !... communion bien différente de celle que, tant de foi, elle avait eu le bonheur de faire dans le calme de ses premières années religieuses, mais qui dut être plus pré-

cieuse encore aux yeux du seigneur, et plus digne d'admiration pour les Anges, qui en étaient les silencieux témoins.

Toujours, depuis cette heure, le Dieu de l'Eucharistie veilla sur Madame de Lézeau avec une spéciale tendresse. Il l'arracha à la prison et à l'échafaud, et, par des voies toutes providentielles, il en fit la maîtresse et la mère d'une florissante postérité religieuse, qui réjouit l'Eglise de Dieu. Enfin, pleine de jours et de mérites, Madame de Lézeau s'endormit du sommeil des justes le 28 décembre 1838. La dernière ligne qu'elle a tracée, d'une main presque mourante, est cette belle aspiration au Cœur de Jésus : " O divin Cœur de mon Sauveur, faites que mon dernier soupir soit un acte de votre pur et saint amour. Ainsi soit-il ! "

La Croix.

SALUT D'UN VIEUX SAUVAGE ET D'UNE JEUNE MENDIANTE.

Le 14 septembre, l'Eglise catholique célèbre la fête de l'Exaltation de la sainte Croix. C'est afin de raviver notre dévotion envers le Signe auguste rougi et divinisé par le précieux Sang du Cœur de Jésus, que nous allons rapporter les deux traits suivants :

I. Le premier est un épisode de la grande et pacifique expédition du P. de Smet, s. j., dont nous avons déjà parlé, et sur laquelle nous reviendrons encore peut-être ; car elle a été vraiment un des triomphes les plus beaux et les moins constatés de l'apostolat chrétien.

" Le lendemain de mon arrivée dans le camp sauvage,—écrivait le pieux missionnaire au R. P. Terwecoren,—un vieillard vénérable, remarquable par sa haute taille et courbé sous le poids des années, vint me présenter la main. Il se soutenait sur un bâton surmonté d'une vieille baïonnette Il portait

sur la poitrine une croix en cuivre, vieille et usée. Ce fut la seule marque de religion que je pus observer dans le vaste camp indien. Elle me remplit de joie et d'émotion. J'interrogeai le vieillard avec empressement et intérêt, pour connaître de qui il avait reçu cette croix. Après un moment de réflexion et comptant sur ses doigts, il me répondit : " C'est toi, robe noire, qui m'as donné cette croix ; je la porte, sans la quitter, depuis 26 neiges (*années*). La croix m'a élevé aux nues parmi mon peuple. Si je marche encore sur la terre (*si je vis*), c'est à la croix que j'en suis redevable : et le Grand-Esprit a béni ma nombreuse famille. "

Je le priai de s'expliquer, et il continua : " Lorsque j'étais plus jeune, j'aimais le whiskey (*boisson*) à la folie, et, à chaque occasion, je m'enivrais et commettais des excès. Il y a 26 neiges depuis que j'ai assisté à ma dernière et turbulente orgie. J'en étais étourdi et malade. J'eus le bonheur alors de te rencontrer, et tu me fis connaître que ma conduite offensait gravement le Maître de la vie. Depuis lors, je me suis souvent trouvé dans l'occasion ; mes amis voulurent quelquefois m'entraîner à les rejoindre dans leurs réjouissances illicites, et souvent mon ancien et mauvais penchant combattait ma bonne volonté, qui désirait résister à la tentation. Chaque fois, la croix est venue à mon secours. Je la prenais entre les mains, en suppliant le Grand-Esprit de m'accorder des forces, et tes paroles, robe noir, me revenaient à la pensée. Depuis notre première entrevue, j'ai renoncé à la boisson, sans jamais en prendre une seule goutte. "

" J'admire la force d'âme du bon vieillard et sa ferme volonté de résister à la tentation. Ce pauvre sauvage, simple de cœur, vivant au milieu de ses frères païens, dans le camp le plus hostile du désert, eut peu de peine à comprendre les choses les plus élevées ; il reçut d'en haut la lumière de l'intelli-

gence et puisa sa force dans l'humble petite croix. Comme le dit si bien Thomas à Kempis (*Imitation* liv. II, ch. XII), ce bon sauvage "trouvait dans la croix l'asile contre son mauvais penchant, l'infusion des douceurs du ciel, la force de l'âme et la joie de l'esprit." Il avait toujours conservé l'espérance de me revoir.....

"Cependant, quelque chose de très essentiel lui manquait. Je l'encourageai à persévérer dans ses bons propos, et je lui parlai du sacrement de la régénération, qui le rendrait digne d'entrer, après sa mort, dans la patrie céleste, pour vivre éternellement parmi les heureux enfants du Grand-Esprit.

Après le Conseil et lorsque je quittai le camp. Padanegricka, ou le Riccarie jaune, c'était le nom de ce vieillard, me suivit jusqu'à une distance de 300 milles. Chaque soir, je lui donnai une instruction et le baptisai enfin solennellement sous le nom de Pierre. Il m'en témoigna la plus vive reconnaissance, et, comblé de joie, il retourna au camp qu'il avait quitté."

II. Passons maintenant dans un milieu non moins mirérable peut-être que celui des sauvages américains, et voyons comment le bon maître s'est encore servi du signe sacré de la rédemption, pour attirer, jusque sur son Cœur, une pauvre âme bien délaissée :

"Un soir de l'hiver dernier, — racontent les *Annales religieuses et littéraires de la ville et du diocèse d'Orléans*, — Jane L... errait dans les rues de Londres. Il faisait froid : un brouillard humide voilait le ciel, couvrait les pavés d'une fange glissante et pénétrait la malheureuse fille sous ses vêtements déchirés. Elle errait, sans asile et sans pain, misérable paria, jetée par la misère au dernier degré de la société. Cette misère était un triste héritage : le père de Jane, chaudronnier ambulante, était mort sur la grand'route ; sa mère était morte au *Work-House* (dépôt de

mendicité) La triste créature se trainait, faible, abattue, grelottant sous un chapeau de paille inondé de brume, sous sa robe de barège, vêtement dérisoire, jeté au coin de la borne par quelque femme de chambre et ramassé par la pauvre Jane.....

“ Tout à coup, dans la boue, entre deux pavés, elle vit étinceler quelque chose qu'elle ramassa. Ce quelque chose était un petit crucifix d'argent et d'un beau travail : “ Je vais aller le vendre ! se dit Jane ; avec l'argent j'achèterai pour deux pences de pain, et j'irai coucher chez la mère Gramet à un penny la nuit.”

” Vite, elle chercha une boutique d'orfèvre, et au coin d'une rue, elle en vit une, petite et faiblement éclairée. Jane entra. Une femme était assise au comptoir, occupée à compulser un grand registre. Cette femme était vêtue de deuil ; elle avait une figure calme, douce, d'une expression pure et pieuse ; elle leva sur la pauvre fille un bon regard et lui dit d'une voix posée : “ Que désirez-vous ? — Voulez-vous acheter ceci ? ” répondit brusquement Jane, en tendant le crucifix.

“ La femme le prit avec respect, jetant un coup d'œil sur Jane, dont la figure, malheureuse et sauvage, ressortait sous ses vêtements délabrés, elle lui dit : “ Ma fille, nous achetons les objets d'or et d'argent : mais dites-moi, savez-vous ce qu'est ceci ? — C'est de l'argent, je le sais bien ! — Ce n'est pas là ce que je vous demande : savez-vous ce qu'est cet homme étendu sur la croix ? — Est-ce que je le sais, moi ? — Quoi ! pauvre enfant, vous ignorez que cet homme est le Fils de Dieu, qu'il est mort sur la croix pour nous sauver. — Personne ne m'a jamais parlé de cela. — Vous ne connaissez pas Jésus-Christ, notre bon Sauveur ! — De quoi nous a-t-il sauvés ? — De l'enfer, et il nous a ouvert le paradis. — Je n'en savais rien... Je suis une pauvre misérable réprouvée,

moi ! — A Dieu ne plaise ? ” s'écria vivement la charitable marchande.

“ Elle regarda plus attentivement la pauvre créature de bout devant elle ; embrassa d'un regard ce visage jeune et flétri, ces vêtements sordides et, mal plus terrible, cette stupeur de l'âme peinte sur tous les traits. Sa charité s'émut, ses entrailles chrétiennes et de mère tressaillirent. Elle dit à Jane : “ Avez-vous des parents, une maison ? — Rien... Mon père est mort sous un buisson, loin d'ici, dans le Cumberland ; on a mis ma mère dans le *Work-House* ; elle y est morte aussi... Comment suis-je venue à Londres ? Je n'en sais rien. Comment ai-je vécu ? Je n'en sais rien non plus ; ce que je sais, c'est que je voudrais bien être au fond de la Tamise, car alors je n'aurais plus froid ni faim.— Mon enfant, dit la marchande, — et ce mot, prononcé avec une indicible bonté, fit monter les larmes aux yeux de Jane ; — mon enfant voulez-vous que je vous conduise dans une maison où vous n'aurez plus froid ni faim, et où l'on vous apprendra à servir le bon Dieu ? — Plus froid ni faim ! répéta Jane ; mais ce sera donc le paradis ? — Non, répondit la marchande, mais c'est le chemin qui y conduit... ”

“ Pendant le mois de septembre dernier, une des pénitentes de la maison du Bon-Pasteur de Londres, recevait le baptême ; sa joie, sa ferveur attendrissaient l'assemblée. Cette heureuse néophyte était la pauvre Jane ; elle avait pour marraine, pour mère spirituelle, la bonne marchande catholique qui avait été pour elle l'instrument des miséricordes du Seigneur.” M. E.— *O Crux, ave, spes, unica !*

La petite Marie.

Un digne religieux qui ne veut être connu que sous le nom de *Pèlerin de la Salette*, nous envoie une

petite relation sur une enfant de six ans, devenue, après sa mort, Zélatrice du Cœur de Jésus.

“ Marie L.-P.-N. *** naquit, il y a peu d'années, à Tourves, gros bourg du Var, remarquable par l'abondance de ses eaux, sa fertilité, ses sites pittoresques, son lac, sa carrière de marbre, surtout par son antique foi qu'un disciple du Sauveur lui apporta d'Orient, dès l'aurore du christianisme.

“ La naissance de la petite Marie fut pour ses parents une douce fête. Cette tendre créature devait être une fleur bénie, de celles que Dieu fait éclore au sein des populations qu'il aime : son suave parfum réjouit les Anges de Dieu.

“ A mesure qu'elle avançait en âge, elle croissait aussi en sagesse et en grâce charmante ; elle se montrait douce, tranquille, candide : on voyait en elle cet heureux caractère, enclin à la vertu, que l'Écriture appelle *animan bonam*... Elle apprenait, sur les genoux de sa mère, le signe de la croix, les saints noms de Jésus et de Marie, et ses petits actes de vertu qui annoncent une piété précoce.

“ Sa mère la menait souvent à l'église et la faisait assister, avec elle, à des exercices dont la longueur n'est guère du goût des enfants : mais la petite Marie demeurait paisible et silencieuse ; on eût dit qu'elle avait trouvé le secret de la prière intérieure, et qu'elle sentait le parfum céleste de la maison de Dieu ; elle écoutait, comme si elle eût tout compris, les instructions religieuses, et suivait de ses yeux les mouvements de sa mère, pour s'y conformer parfaitement.

“ Elle aimait beaucoup les pauvres, et son empressement à leur faire l'aumône rappelait sainte Chantal, encore petite enfant, lorsqu'elle pleurait à la vue d'un mendiant de Jésus-Christ, et disait avec sa grâce enfantine : “ Si je n'aimais pas les pauvres, il me semble que je n'aimerais plus le bon Dieu. ”

“ Mais ce qu'il y eut de plus frappant chez la petite Marie, ce fut sans contredit sa tendre dévotion pour

la Reine du ciel, dont elle portait le scapulaire dès le berceau. Tous ceux qui l'ont connue se rappellent cette expression de bonheur qui se peignait sur son visage quand elle priait Marie. Or, voici comment la Mère de Dieu l'a recompensée.

“ Un jour, — elle avait alors trois ans, — elle se trouvait à l'église avec sa mère. M. le curé N. *** (dont la mémoire est en bénédiction dans la contrée), engagea son auditoire à invoquer souvent Marie, pour obtenir la grâce des grâces, celle d'une sainte mort. Cette exhortation fut pour l'enfant un trait de lumière. Sa résolution est prise, elle récitera dorénavant trois fois le jour les invocations suggérées par le pasteur. Chose vraiment extraordinaire à cet âge, toute seule et par elle-même, elle apprit par cœur et se mit à réciter trois fois chaque jour, pour se préparer à la mort, ces belles prières de l'Eglise :

Maria. Mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ad hoste protege
Et horâ mortis suscipe...

Monstra te esse Matrem,
Sumat per te preces
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus.

“ Et, sans que personne l'y engageât, elle a continué cette pratique jusqu'à la fin de sa vie !... — Trois années après ce jour mémorable pour elle, se déclara la maladie qui devait lui ouvrir le ciel. Son teint se décolora peu à peu, sa fraîcheur commença à se flétrir, ses yeux perdirent leur vivacité, mais sa figure reflétait toujours la sérénité de son âme, et son cœur de six ans tressaillait peut-être de plaisir quand la voix de la douleur lui annonça que les anges viendraient bientôt la prendre pour la conduire dans le

paradis, où elle verrait Jésus, la divine Mère et la brillante réunion des saints.

“ Du moins, sa patience fut inaltérable, et durant sa maladie, qui dura quinze jours, on ne l’entendit jamais se plaindre. Pendant les derniers jours, elle perdit connaissance et reçut dans cet état l’Extrême-Onction. Reçut-elle en même temps quelque avertissement précis de sa mort prochaine ? On ne le sait : toujours est-il que le matin du dernier jour, à la grande surprise de sa mère, elle ouvrit tout d’un coup les yeux et demanda avec une grande lucidité : “ Ma-mān, quel jour est-ce aujourd’hui ? quelle heure est-il ? ” comme si elle eût voulu s’assurer que le moment du départ était arrivé.

“ Elle quitta la prison de son petit corps pour s’envoler au ciel le 3 mai, en la solennité de l’Invention de la sainte Croix. Elle avait vécu ici-bas six ans trois mois et un jour. Son heureuse vie qui avait commencé le jour de la Purification de la sainte Vierge, se trouve donc enfermée entre deux grandes fêtes : mais la dernière fit couler bien des larmes, et les parents de la défunte, nonobstant leur résignation à la volonté de Dieu, nommèrent à bon droit cette fête : *la fête de notre sainte croix*.

“ Heureuses les familles chrétiennes qui perdent des enfants en bas âge ! Si j’avais le bonheur d’assister à la mort d’une de ces créatures privilégiées, je dirais à sa mère ; “ Oh ! ne pleurez pas ! votre enfant “ béni a quitté la terre pour le ciel ; il est passé de “ vos embrassements dans les phalanges célestes. Sa “ place est fixée parmi les saints. Si vous pleurez, que “ ce soient des larmes de joie, de ces larmes qui nour- “ rissent l’âme et qui fortifient le cœur. Couvrez de “ vos plus belles fleurs le corps du petit prédestiné ; “ jonchez de fraîche verdure la chambrette où il repo- “ se, et invoquez avec confiance ce nouveau protec- “ teur, qui vous aime plus qu’il ne vous a jamais ai- “ mée. Enfin, pensez qu’aux yeux de la foi vous êtes

“ la plus heureuse des femmes, puisque vous êtes la
“ mère d'un saint ! ”

“ *Defuncta adhuc loquitur* : Oui, la petite Marie parle encore, aux siens surtout, par le souvenir de sa douce piété, de sa précoce préparation à la mort.

“ On suggéra à Madame N*** de faire sa bienheureuse enfant Zélatrice du Cœur de Jésus : elle accepta cette pensée avec bonheur ; et, depuis lors, l'exemplaire du *Messenger du Cœur de Jésus*, que reçoit cette pieuse famille, porte sur l'adresse le nom de la petite Marie : il semble à ces bons parents et à leurs nombreux amis, que leur petite sainte vient ainsi elle-même leur apporter douze fois par an, les célestes nouvelles et les divines intentions de ce Cœur, souverainement aimable, qui fait toute la joie du paradis.

“ Un pèlerin de Notre-Dame de la Salette,
né à Tourves ”

Une histoire de ma jeunesse.

PAR UN VIEUX SOLDAT.

.....“ De mon temps, il y avait dans une compagnie un jeune homme qui était entré au service l'année d'avant et qui m'intéressait, parcequ'il avait l'air malheureux. Il était bon enfant, doux comme un agneau, pas querelleur du tout, mais, dame ! il était comme sont tous les jeunes conscrits qui arrivent de la campagne ; c'est pas méchant, mais c'est timide, c'est faible, qu'une puce les ferait reculer en leur montrant les cornes. Mais n'allez pas croire que ces garçons-là n'aient pas de cœur et qu'ils aient peur quand il s'agit de se battre ! Le soldat français endosse le courage avec l'habit militaire, et jamais on ne l'a vu reculer sur un champ de bataille ! Mais sa bravoure disparaît souvent quand il s'agit de servir Dieu et c'est là surtout qu'il se

montre faible et poltron. Et celui qui, sur un champ de bataille, avalerait, sans sourciller, un coup de baïonnette, un boulet rouge, n'ose pas braver une raillerie, un coup de langue. Aussi, il faut avouer que ça mord dur, par fois, et que c'est difficile à parer.

Pour lors donc, je m'intéressais à ce jeune homme : je voyais qu'il était chrétien dans le fond et je tâchais de lui donner un peu de courage. Je lui faisais de beaux raisonnements pour lui prouver qu'il était aussi honteux de mentir à sa conscience, par respect humain, que d'abandonner son drapeau ; que ceux qui le détournait de son devoir, par leurs railleries, se moquaient de lui, derrière son dos, et qu'il l'estimaient d'autant moins qu'il osait moins leur résister. J'avais beau dire, c'était comme si j'eus chahuté, et au fait, les raisonnements n'ont jamais converti personne, excepté quand le bon Dieu se met de la partie.

Heureusement pour mon camarade, il s'en mit, cette fois, comme on va le voir.

Quand je vis que mes paroles ne produisaient aucun effet, je pris le parti de garder le silence. Je me contentais de lui témoigner de l'amitié et de le suivre de l'œil. J'avais la douleur de le voir dégringoler, dégringoler tous les jours. Ça faisait pitié ! Qu'il y ait des gens qui prennent ainsi plaisir à corrompre et à perdre de pauvres jeunes gens, sans force et sans défense, c'est vraiment ignoble !

D'abord, à son arrivée au régiment, il avait voulu faire ses prières dans son lit ; mais un camarade l'ayant aperçu s'était moqué de lui ; cela suffit pour lui faire rengâiner son signe de croix. Depuis ce jour-là donc, plus de prières ! Une autre fois, il fut surpris à l'Eglise, le dimanche, entendant la messe. Il fut inconsolable des moqueries qui s'ensuivirent. A partir de ce moment-là, plus de dimanche, plus de messe, plus d'église.

Une autre fois, on l'avait conduit au cabaret, et quoiqu'il n'aimât pas à boire, il s'était grisé uniquement pour faire comme les autres. Enfin, il était devenu un franc mauvais sujet et il allait de temps à autre, bien malgré lui, à la salle de correction.

Et pourtant, je me disais toujours intérieurement :
“ Il y a du bon sens dans ce garçon-là ; le cœur n'est pas gâté, la foi y est encore et le bon Dieu en a ramené de plus mauvais que lui.”

Un soir, c'était un jour de fête et j'allais à Notre-Dame des Victoires ; c'est une église sans grande apparence qui est comme caché au milieu d'un pâté de maisons, mais que le bon Dieu connaît bien, et que tous les bons chrétiens connaissent bien aussi, je vous en assure. C'est là qu'a été établie cette fameuse Archiconfrérie de la Ste. Vierge qui s'étend sur toute la terre.

En allant, j'aperçois mon garçon qui flânait et qui regardait les boutiques. Je vais à lui et je lui demande ce qu'il fait là.

—Ma foi, me repond-il, je m'ennuie. J'avais la permission d'aller au spectacle ce soir, je devais y aller avec un camarade, mais il ne peut pas y venir, et comme ça m'enbête d'aller rire tout seul, j'y renonce quoique je ne sache que faire de ma soirée.

—Viens avec moi, que je lui dit en riant, je vais aussi à un spectacle et je te promets que tu y auras de l'agrément.

—Et où vas tu, demande-t-il.

—A Notre-Dame des Victoires.

—Qu'est-ce c'est que cela, Notre-Dame des Victoires ?

—Viens-y et tu le sauras.

—C'est une église, n'est-ce pas ?

—Eh ! bien, oui, c'est une église. Tu y allais bien tous les dimanches, quand tu étais dans la famille. Pourquoi, à Paris, n'y viendrais tu pas une fois en passant ?

Non, me dit-il. Il y a trop longtemps que je n'y suis allé, vois tu ; je ne sais plus seulement mon *pater*. Vas-y, si ça te fait plaisir, je ne t'en empêche pas, et je te dis même que tu fais bien ; mais pour moi, je n'irai pas, je ne puis pas y aller.

Je tâchai de le faire changer d'idée et je vis bien qu'il était ébranlé, mais je ne puis achever de le décider, et lui ayant souhaité bien du plaisir, je continuai mon chemin. Seulement, je marchais tout doucement et je retournais souvent la tête, parceque je voyais qu'il me suivait de loin, et qu'il semblait avoir envie de me rattrapper. Enfin, je m'arrêtai devant une boutique pour l'attendre et quand il fut près de moi, je lui dit : " Voyons, ne fait pas la bête. Tu voudrais venir avec moi et tu n'oses me le dire ". Et comme il ne répondait pas : Allons, repris-je, en avant marche ! A Notre-Dame des Victoires. Ne vois tu pas rien qu'au nom, que c'est l'église des soldats ?

Je le pris par dessous le bras, il se laissa faire et nous arrivâmes, sans parler, à la porte de l'église. Nous entrons, et voilà mon garçon tout étonné de voir la nef et le chœur remplis d'hommes, de jeunes gens à moustaches et de vieillards à cheveux gris.—" Comment, me dit-il à voix basse ; à Paris même, il y a tant d'hommes que cela dans les églises ! "

—Je lui répondis : crois-tu que le bon Dieu n'a pas fait les parisiens pour le ciel tout comme les autres ? Parmi les milliers d'indifférents, d'impis, de scélérats qui peuplent cette immense ville, il y a aussi beaucoup d'âmes pieuses, des saints enfin. Le diable à sa bonne part ; mais le bon Dieu choisit toujours ce qu'il y a de mieux, et cent des siens valent plus que cent mille des autres.

L'église était encombrée ; mais l'office n'était pas encore commencé, et le silence de la prière régnait

partout, aucun bruit ne troublait le recueillement de cette pieuse assemblée.

Tout à coup, un vieux prêtre ayant l'air le plus vénérable, monte en chair. A sa vue, mon compagnon paraît déjà ému. Il se hâta de me demander son nom.

Je levai les yeux : —“ C'est un missionnaire, lui répondis-je tout bas ; il est actuellement le chef de l'archiconfrérie ; je te dirai son nom tout à l'heure ; pour le moment écoutons-le.

Tandis que le prédicateur parlait, je regardais du coin de l'œil mon camarade qui changeait sensiblement. Il ne quittait pas des yeux le vieux prêtre, dont la voix solennelle et touchante, tremblante et forte en même temps, semblait entrer jusqu'au fond de son cœur..... Quand le sermon eût été terminé, je lui dis à l'oreille : —“ Ce prêtre que tu as si bien écouté est un ancien militaire.”

—Lui, un ancien militaire : pas possible !

—Très possible, plus que possible ! Il a quitté la capot pour la soutane, et après avoir servi son pays comme un brave officier, il s'est enrôlé dans l'armée du bon Dieu. Qu'on dise, après cela, que la religion n'est pas faite pour les militaires, et qu'elle est bonne seulement pour les femmes !”

Mon camarade était de plus en plus agité. Toutes ses idées, tous ses sentiments d'autrefois lui revenaient sans doute dans le cœur, et je me disais en moi-même :—Bon, voilà le bon ange qui frappe à la porte ; voilà le bon Dieu qui parle à l'oreille ! Que va-t-il se passer ? Attendons, ceux qui veulent forcer l'entrée, ont bon bras !

On commença les litanies de la Ste Vierge, cette belle et simple prière où il y a place et consolation pour toutes les misères, toutes les douleurs.....

Il se mit à genoux, ce qu'il n'avait pas encore fait. Je vis au mouvement de ses lèvres qu'il priait, et quand on arriva à ces mots admirables : “ *Refugium*

peccatorum, ora pro nobis : Refuge des pécheurs, priez pour nous, quand il les entendit répéter trois fois sur un ton suppliant, par l'assemblée toute entière, ma foi, il n'y tint plus, ses yeux se remplirent de larmes et il cacha sa tête dans ses mains..... c'était fini, il était converti et je me dis à moi-même : —“ Voilà un gaillard qui, demain vaudra cent fois mieux que moi, et peut être que la chose est déjà faite à l'heure qu'il est ! ”

L'office fini, tout le monde se leva pour partir, et la foule des fidèles s'écoula lentement. Lui, restait toujours à genoux et à prier.

Enfin, voyant que nous n'étions plus que tous les deux et qu'on allait éteindre les lampes, je lui touchai le bras et lui dis :—Mon ami, il faut aussi nous en aller, car on va fermer les portes de l'Eglise.....

—Il releva la tête : “ Déjà, me dit-il comme tout hors de lui-même, déjà sortir de ce lieu !.....”

Déjà : mais y pense-tu, et comme tu calcule aujourd'hui ? Sais tu qu'il y a près de deux heures que nous sommes ici !

Mais c'est toujours ainsi. Ces enfants prodiges, quand une fois ils sont revenus vers leur père, il ne veulent plus abandonner sa compagnie. Aussi, il faut avouer qu'il sont les chéris du bon Dieu. Il faut encore avouer, pour être juste, que le camarade était bien arriéré dans ses comptes et qu'il avait besoin de solliciter, à plusieurs reprises, un crédit. Toujours, pour une raison ou pour une autre, les choses se passèrent ainsi.

Nous sortons de l'Eglise, il n'y avait plus personne sur la place. Le pauvre jeune homme se jette aussitôt à mon cou, avec l'élan qu'aurait mis un jeune enfant à se jeter au cou de sa mère, et m'embrasse avec fureur, en me remerciant en m'appelant son sauveur, son seul ami, son père, et que s'ais-je encore ? Un tas de choses qui me faisait venir la larme à l'œil et qui me donnaient un cœur de femme.

—Eh ! bien, lui dis-je, t'avais-je trompé en te promettant que je te ferais passer une bonne soirée ?

Il ne put d'abord répondre, tant il était suffoqué par les larmes, mais après un moment d'attente, il répondit avec toute l'énergie de son âme :—Oui, elle est bonne cette soirée ! Je m'en souviendrai toute ma vie ! Il est impossible de vous dire l'effet extraordinaire que la voix et les paroles de ce vieux prêtre ont produit sur moi ! Je ne me comprend plus ! Tout ce que je sais, c'est que je suis couvert de confusion et que mon cœur est entièrement changé.

Ce n'est pas étonnant, lui répondis-je, je t'ai déjà dit que c'était un ancien officier. Il est tout simple qu'un soldat obéisse à la voix d'un capitaine.

Le lendemain, je le conduisis à un prêtre tout dévoué aux soldats. Et depuis cette rencontre, il ne bronche plus. Pas une visite au cabaret, pas un jurement, pas une mauvaise parole : au contraire, prières, messes, réception des sacrements, il s'acquitte de tout avec la plus grande fidélité. En un mot, il était le meilleur chrétien et le meilleur soldat du régiment.

Après avoir fini son temps, il est retourné au pays, il s'y est marié, et il est encore le modèle de tous les braves gens.

A chacun ce qui lui est dû.

Un soir dans une ville du midi de la France, on transportait le Saint Sacrement d'une chapelle privée dans une église voisine. Plusieurs fidèles environnaient l'autel, un flambeau à la main, pour suivre en procession Notre Seigneur Jésus-Christ. Parmi ces fidèles se trouvait un soldat, et à cette époque l'impiété était à l'ordre du jour, à l'armée. Une des personnes présentes dit donc à ce militaire : mon ami, je crois que vous feriez mieux de ne pas venir avec nous ; et ce n'est pas prudent pour vous, car si

un de vos camarades vous rencontrait, il pourrait vous causer beaucoup de trouble dans le camp, en vous ridiculisant.

Le soldat se retourne et regardant son interlocuteur avec étonnement, lui répondit d'un ton auquel la vivacité de sa foi prêtait une force particulière : " Quoi ! quand mon capitaine passe, je lui présente les armes ! et je n'aurais pas le droit de les présenter au Dieu des armées et de lui rendre les honneurs qui lui sont dûs ! Celui qui tremble à la pensée qu'on peut le railler, est un lâche qui ne mérite pas de servir le roi !

La mère Marie de l'Incarnation, Ursuline.

Septième Article.

C'est surtout en lisant la vie des saints qu'on s'aperçoit que la main de la Providence dirige toutes les choses de ce monde. Dieu voulait établir dans cette partie de l'Amérique du Nord, une colonie catholique destinée à occuper une place plus grande dans son Eglise et à y obtenir des résultats plus considérables qu'on ne se l'imagine communément : en effet, l'importance qu'a eue jusqu'ici le Canada, au point de vue des intérêts religieux et catholiques, ne nous semble pas avoir été jusqu'ici suffisamment appréciée. Nous le ferons voir dans un instant. Disons d'abord que pour arriver à son but, Dieu souffle le zèle apostolique dans la haute société française ; il enflamme l'élite de cette société du désir d'aller fonder une Nouvelle-France plus chrétienne encore que celle qui a si longtemps mérité le titre de *Très chrétienne* : or, ce n'était pas peu de chose au commencement du XVIIe siècle que l'élite de la société française.

On sait que d'ordinaire les colonies ne sont guère peuplées, en commençant, que par des spéculateurs,

des chercheurs d'aventures, des gens qui ont peu à craindre de tomber dans une position plus fâcheuse que celle où ils se trouvent dans leur pays natal ; il en fut tout autrement de la colonisation du Canada ; on voulait en faire partie plus par religion que par spéculation, plus dans l'intérêt de la foi que dans celui de sa fortune. Nous en donnerons des preuves tirées des *Relations* contemporaines, et reproduites dans *l'Histoire des Urselines de Québec* (1). Voici comment s'exprime une *Relation* de 1637 :

“ La fête du glorieux saint Joseph, père, patron et protecteur de la Nouvelle-France, est l'une des plus grandes solennités de ce pays. La veille de ce jour qui nous est si cher, on arbora le drapeau national et *fit jouer* le canon comme au jour de la fête de l'Immaculée Conception... Chacun bénissant Dieu de nous avoir donné pour protecteur, le protecteur et l'ange gardien, pour ainsi dire, de Jésus-Christ son fils. C'est, à mon avis, par sa faveur et par ses mérites, que les habitants de la Nouvelle-France ont résolu de recevoir toutes les bonnes coutumes de leur ancienne patrie et de refuser l'entrée aux mauvaises. ”

Les premiers gouverneurs du Canada, ainsi que les officiers de l'armée ont été presque tous des hommes d'une piété éminente et d'un dévouement héroïque en faveur de la religion, dont ils faisaient passer les intérêts avant tous les autres. Voici comment s'exprime la Mère Marie de l'incarnation au sujet de l'un d'eux, le vicomte d'Argenson, qui regardait cette sainte religieuse comme *sa mère spirituel*, dit la chronique : “ M. le gouverneur fait paraître de jour en jour son zèle pour la conservation et l'accroissement du pays.... C'est un homme d'une haute vertu et sans reproche. Il y a toujours à profiter avec lui, car il ne parle que de Dieu et de la

(1) *Les Urselines de Québec*, par une religieuse de cette communauté, Québec, 1863.

vertu." Elle ajoute ailleurs : " Il était si religieux qu'il donnait l'exemple aux Français et aux Sauvages." Ils sont rares sans doute aujourd'hui les gouverneurs de provinces avec lesquels une religieuse trouverait à profiter pour sa perfection.

Les exemples donnés à la population, par ces héros chrétiens, n'étaient pas stériles ; nous pourrions en apporter des centaines de preuves : en voici une qui peut suppléer à toutes les autres ; elle est tirée d'une Relation écrite par le Père Ragueneau, Jésuite, en 1651 : " L'habitation de Trois-Rivières ne
" subsistait que par miracle, tant on y était harcelé
" par les bandes des farouches Iroquois. Les habi-
" tants attribuent leur conservation au recours ex-
" traordinaire qu'ils ont eu à la sainte vierge, dont il
" y avait un petit oratoire dans chaque maison :
" l'un était dédié à Notre-Dame-de-Lorette, l'autre à
" Notre-Dame de-Liesse, les autres à Notre-Dame-des
" Vertus, du Bon-Secours, de Bonne-Nouvelle, de la
" Victoire, et à quantité d'autres titres sous lesquels
" on honore la Sainte-Vierge en divers lieux de la
" chrétienté. C'était une dévotion ordinaire d'aller
" visiter ces petits oratoires à divers jours de la se-
" maine, principalement les samedis. En chaque mai-
" son, matin et soir, tout le monde se rassemblait
" pour y faire la prière en commun et l'examen de
" conscience, et pour y dire les Litanies de la Sain-
" te-Vierge. Le chef de la famille faisait les prières,
" et tous les autres, femmes, enfants, serviteurs, ré-
" pondaient.

" A Québec et aux environs, cette manière de
" faire la prière était une dévotion ordinaire, cha-
" que maison ayant pris un saint pour patron et fait
" un vœu public que chacun se confesserait et com-
" munierait au moins une fois le mois... La plupart
" de ceux qui sont en ce pays avouent qu'en aucun
" lieu du monde ils n'avaient trouvé ni plus d'ins-

“ tructions, ni plus d'aide pour leur salut, ni un soin de leur conscience plus doux et plus facile... ”

Ici, deux réflexions se présentent. D'abord remarquons que ces Relations, à peu près périodiques, avaient pour but de recruter des colons pour le Canada en inspirant à ceux qui les lisaient le désir d'aller s'établir en cette contrée ; et pour cela on la leur représente comme déjà peuplée en partie par des familles qui égalent en piété les chrétiens des temps apostoliques ; des familles qui allaient au Canada, disent encore les Relations, parcequ'on croyait *que c'était le chemin le plus court pour aller au Ciel*. On avouera que ce n'est pas ainsi qu'on s'y prend aujourd'hui pour coloniser l'Afrique et la Cochinchine.

La seconde remarque qui s'offre à l'esprit, c'est que la colonisation du Canada est une digne continuation de cette vieille histoire de France, que l'on a appelée *Gesta Dei per Francos : Les œuvres de Dieu par les Franes*. Oui, la main de la Providence est visible dans cet établissement d'une France nouvelle, qui a eu le bonheur de rester très-chrétienne, même sous la domination d'un Etat protestant.

Nous pouvons ajouter que le Canada ainsi colonisé, le Canada peuplé par les hommes que la Providence choisissait entre les plus religieux de notre France, avait à remplir une mission que personne alors ne pouvait prévoir et qui n'en a pas moins été réelle : la mission de ramener l'Angleterre au catholicisme, en minant sourdement son fanatisme protestant ; en forçant ses hommes les plus distingués de voir de près et par leurs propres yeux, ce que le catholicisme communique de vie, de grandeur d'âme, de loyauté et d'esprit chevaleresque à ceux qui reçoivent ses inspirations. Obligés dans leur intérêt de ménager une conquête qui aurait pu leur échapper, les Anglais laissèrent au Canada toute sa liberté religieuse ; en même temps les fonctionnaires qui y étaient envoyés se trouvaient en contact avec une

noblesse attachée de cœur à sa religion, un clergé missionnaire pour qui les intérêts humains n'étaient rien, une population pieuse et éclairée sur ses devoirs, toutes choses qui avaient disparu de l'Angleterre et que la haine et l'esprit de persécution ne permettaient pas de voir en Irlande.

Voilà comment, après plus de trois siècles, on aperçoit le dessein de Dieu dans cette œuvre d'un caractère exceptionnel. Mais on peut dire que la main de la Providence éclate en particulier dans la mission que reçut la Mère Marie de l'Incarnation d'aller concourir à cette entreprise et de contribuer par un parfum de vertu dont le Canada est encore embaumé, à maintenir l'esprit chrétien et l'attachement à l'Eglise qu'il est impossible de ne pas admirer dans la population canadienne.

Nous avons dit que Mme de la Peltrie cherchait les moyens d'accomplir le vœu qu'elle avait fait relativement à la mission du Canada. Etant allée à Paris dans ce but, elle se mit en rapport avec le Père de Condren et Saint Vincent-de-Paul, qui étaient alors *les arbitres des entreprises extraordinaires*, dit don Claude Martin. Tous deux approuvèrent ses intentions et la mirent en rapport avec les Jésuites. Or le seul qui fut alors chargé des affaires du Canada était le Père Poncet. Dès qu'il eut connaissance du dessein de Mme de la Peltrie, il se souvint de ce que lui avait communiqué la Mère Marie de l'Incarnation quelque temps auparavant. Il se hâta de mettre ces deux femmes en rapport. "Madame de la Peltrie et moi, dit la Mère Marie, nous ne nous connaissions encore ni de réputation ni autrement, sauf ce que les révérends Pères lui avaient dit de moi à mon insu. Tout cela se passait au mois de novembre 1638. Notre Révérende Mère supérieure ayant reçu les lettres du Père Poncet et de Madame de la Peltrie, et voyant que l'on jetait les yeux sur moi pour ce dessein avec l'intention de

nous faire passer au Canada par le premier vaisseau qui prendrait la mer, fut aussi surprise qu'il est possible. Ce qui la frappait particulièrement était de voir de quelle manière la divine Providence avait ménagé les voies pour arriver à ce résultat, en montrant la réalité de ma vocation pour le Canada. Elle me vint trouver et se mettant à genoux avec moi, me raconta l'affaire. Toutes deux nous rendîmes grâces à la divine Majesté. J'avais senti intérieurement, même avant ce dénouement, que l'accomplissement des promesses que Dieu m'avait faites approchait ; mais quand nous le vîmes si clairement réalisé, nous ne pouvions nous lasser d'admirer la conduite de la divine Providence, qui avait ainsi ménagé la rencontre de madame de la Peltrie et du Père Poncet. Cela me faisait chanter les miséricordes de Dieu et m'entretenir amoureusement avec lui de la manière admirable dont il accomplit ses promesses, dirige les âmes vers une fin et sait tout disposer pour les y faire parvenir. ”

Voilà comment les saintes âmes éclairées de la lumière céleste savent apprécier les événements, tandis que la sagesse humaine n'y voit que le résultat du hasard : ce qui veut dire que la sagesse humaine a une perspicacité qui ne demande ni science, ni sagesse, ni habileté. Elle voit ce que l'homme le plus stupide peut voir aussi bien qu'elle.

Si les saints sont supérieurs aux sages du monde par l'intelligence et une saine appréciation des événements d'ici-bas, ils les surpassent bien plus encore par la magnanimité et l'élévation du sentiment. La lettre suivante écrite par la Mère Marie de l'Incarnation à Madame de la Peltrie en est une preuve irrécusable.

Madame,

“ Béné soit le grand Jésus, de qui les desseins et les aimables providences sont toujours adorables, et surtout au temps de leurs succès. Le R. P. Pon-

cet, extrêmement zélé pour tout ce qui regarde la plus grande gloire de Dieu, m'ayant informée de votre généreux dessein a fait dilater mon cœur, qui se répand tout entier en bénédictions et en louanges à la divine bonté, dont les inventions sont admirables quand elle veut rendre les âmes propres à devenir les instruments de sa gloire.

“ Quoi ! Madame, notre divin Maître Jésus, vous veut-il introduire dans le Paradis terrestre de la Nouvelle-France ? Serez-vous assez heureuse d'y aller brûler de ses flammes saintes et divines ? Il est vrai qu'il y a des glaçons, des ronces, des épines ; mais le feu du Saint-Esprit a un souverain pouvoir pour consumer tout cela et même pour fondre les rochers.

“ Ce feu divin est l'esprit qui anime et fortifie les âmes saintes, qui les fait passer par les plus grands travaux, se mépriser elles-mêmes et prodiguer leurs biens et leurs vies pour la conquête des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Ah ! ma chère Dame, chère épouse de mon divin Maître, vous trouvant, j'ai trouvé celle qui l'aime avec vérité, puisqu'il n'y a point de plus grand amour que de se donner soi-même et tout ce qu'on a pour son bien-aimé. Et puisqu'il a plu à sa miséricorde de me communiquer les mêmes sentiments, il me semble que mon cœur est dans le vôtre et que tous deux ensemble ne sont qu'un dans celui de Jésus, au milieu de ces espaces larges et infinis dans lesquelles nous embrassons toutes les petites sauvages, leur enseignant comme il faut aimer Celui qui est infiniment aimable. ”

P. F. R.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le curé et ses habitants.

M. le Curé.—Nous avons vu dans notre dernier entretien qu'un cultivateur peut se ruiner ; tout en faisant de l'argent avec les revenus de sa terre. Aujourd'hui, nous allons démontrer qu'il y a un moyen de faire beaucoup d'argent avec son champ, sans l'appauvrir, et même tout en le rendant de plus en plus fertile. Le pays gagnerait considérablement si tous les cultivateurs faisaient une étude sérieuse de ces questions ; car on peut dire qu'ils ne sortiront de l'état de gêne où ils sont qu'autant, qu'ils adopteront le système que je vais vous faire connaître.

C'est par des exemples que je vais démontrer l'excellence de la méthode que je voudrais voir suivie surtout par les cultivateurs qui vivent à quelques distances des villes.

Les habitants.—Monsieur le curé, vous avez grandement raison de vous servir d'exemples pour nous démontrer nos torts et nous prouver la supériorité d'un système d'agriculture sur un autre ; car les exemples et les chiffres sont toujours ce qui nous frappent le plus. Vous nous débiteriez les plus belles théories, en termes chaleureux, vous nous feriez les démonstrations les plus convaincantes, que tout cela ne vaudrait pas un tout petit exemple, surtout s'il est pris parmi nous.

M. le Curé.—Mes amis, nous sommes donc d'accord, quant aux moyens d'arriver à un bon résultat ; tant mieux, le succès n'en sera que plus assuré.

Il y a quelques années, on voyait, dans une paroisse qui se trouve à une douzaine de lieues, en bas de Québec, sur la côte sud du St. Laurent, un cultivateur qui, chaque année, retirait de ses terres £160

à £180. C'était un bon rendement, n'est-ce pas ? Malgré cela son champ loin de s'appauvrir, s'enrichissait de plus en plus. Vous me demanderez peut-être : “ Mais si tant d'autres ont ruiné leurs terres, en faisant de l'argent avec leurs revenus, comment celui-ci a-t-il pu enrichir la sienne en lui empruntant, chaque année, d'aussi fortes sommes ? ”

Voici en quoi consistait l'habileté de cet intelligent cultivateur. Il ne vendait jamais de grain ; il semait du blé en petite quantité, vù l'étendue de son champ. Mais, avec quoi faisait-il donc de l'argent ? Le voici : Dans une visite que j'ai faite moi-même chez ce cultivateur, j'ai compté trente six vaches de première qualité, quoiqu'elles fussent toutes canadiennes ; ces vaches paissaient dans d'abondants pâturages.

Chaque printemps, ce respectable monsieur, élevait un grand nombre de veaux, soit pour remplacer celles de ses bêtes à cornes qui étaient les plus âgées, soit pour la boucherie. Au mois de juillet de chaque année, il avait ordinairement vendu de ces derniers pour £ 36 à £ 40. Il faisait dans la belle saison de deux mille cinq cent à trois mille livres de beau et de bon beurre, qu'il vendait ordinairement un chelin la livre ; ce qui lui rapportait de £125 à £130. De plus, il faisait des bénéfices assez considérables avec les porcs qu'il engraisait en partie avec le lait de ses vaches, et avec le grain qu'il récoltait sur sa terre et qu'il aimait mieux faire consommer par ses animaux que de le vendre.

Nous n'exagérions donc pas, en disant, en commençant, que ce cultivateur réalisait, chaque année, avec les revenus de sa terre de £ 160 à £ 180. Maintenant, retranchons sur cette somme, £ 30 à £ 40 pour certains frais qu'entraîne le soin d'un bétail nombreux, et dites si le profit net, n'est pas bien considérable.

Les habitants.—Mais, Monsieur le curé, savez vous que si tous les cultivateurs avaient marché sur les

traces de celui-ci, que nous serions tous riches et que pas un seul canadien n'aurait eu la pensée d'aller aux Etats-Unis faire de l'argent ?

M. le Curé.—Pourtant, mes amis, nous avons omis une de ses sources de revenus, qui était d'autant plus importante que c'était celles-là qui conservait et même augmentait la fertilité de sa terre. Calculez la quantité de fumier que devait lui donner un troupeau si nombreux, et ce calcul vous donnera une idée de sa véritable richesse ; car vous le savez, c'est l'engrais qui fait la véritable richesse d'une terre.

Ce cultivateur avait donc parfaitement compris la meilleure méthode à suivre dans la culture de nos champs, si on veut en retirer la fortune, sans les épuiser.

Tenez, mes amis, à cet exemple qui paraît vous frapper, je vais joindre une comparaison, qui ne vous sera pas moins sensible. Les cultivateurs sont absolument comme les pêcheurs et les chasseurs. Les uns peuvent pêcher dans une rivière ou dans un lac, pendant dix, vingt, cinquante ans, sans diminuer sensiblement la quantité du poisson, parcequ'ils le font à propos et dans la bonne saison. D'autres, au contraire, feront disparaître d'une rivière, d'un lac, et en peu de temps, la plupart du poisson qui s'y trouve, parcequ'ils tendent la ligne ou le filet pendant le frais. Il en est ainsi des chasseurs ; ils épuiseront le gibier d'une forêt plus ou moins promptement suivant qu'ils chasseront avec plus ou moins d'apropos. On a vu des forêts fournir une chasse abondante durant grand nombre d'années, pendant que d'autres étaient épuisées dans l'espace de trois à quatre ans par des chasseurs inhabiles. Ainsi, des cultivateurs conservent à la terre toute sa fertilité, en faisant de l'argent, tandis que d'autres la ruinent promptement.

Les habitants.— Vos comparaisons, Monsieur le curé, valent vos exemples, et peuvent nous convaincre que la plupart d'entre nous ont été jusqu'ici de grands coupables.

M. le curé.— Mais, heureusement qu'avec vos dispositions d'aujourd'hui vous aurez bien vite réparé tous vos torts et que vos champs ne pourront plus se plaindre, dès lors que vous leur aurez restitué tout ce que vous leur avez, pour ainsi dire volé.

Encore un autre exemple, pour vous convaincre de plus en plus. Dans le comté de K..... est un autre cultivateur qui, lui aussi, a découvert le secret de faire beaucoup d'argent sans se ruiner.

Tous les ans, ses bœufs, ses porcs engraisés, le beurre de son nombreux troupeau de vaches lui rapportent des sommes considérables. L'année 1864, je crois, a été pour lui plus que toutes les autres encore, une véritable année de fortune. Ses vaches lui avaient donnée 4,000 lbs d'excellent beurre. A cette époque, le beurre se vendait, à New-York, trois cheilins huit sous la livre. Notre cultivateur qui a su profiter de ce prix élevé, a donc réalisé 2,666 piastres, avec ce seul article. Beau bénéfice ! n'est-ce pas ? Maintenant ajoutez à cela le lait, le fumier, etc., et dites si on peut désirer plus, et si ceux là se trompent grandement qui prétendent qu'on ne peut s'enrichir que dans le commerce et la spéculation. Où trouverez vous un meilleur spéculateur, un commerçant plus habile que notre cultivateur du comté de K.....

Combien d'autres cultivateurs de la même force et de la même habileté pourrions nous citer ?

Les habitants.— Nous aussi, Monsieur le curé, nous connaissons beaucoup de cultivateurs qui se sont enrichis ; mais nous ne pouvons nous expliquer comment ils étaient arrivés à la richesse, tandis que nous, avec des terres aussi étendues, nous vivions à peine. Aujourd'hui, nous comprenons clairement,

comme vous nous l'avez déjà dit que c'est l'homme qui fait la bonne terre, et qu'il peut en retirer des profits très-grands, quand il a la main heureuse.

M. le Curé.—Tenez, mes amis, en agriculture, comme en tout le reste, le succès n'est promis qu'aux conditions suivantes : l'amour des devoirs de son état, l'activité et l'intelligence. Dans la classe des cultivateurs, comme dans celles des industriels, des hommes de profession libérale, beaucoup désirent de gros bénéfices, mais à condition qu'ils ne coûtent presque aucun travail, presque aucune étude, et comme on dit vulgairement : *que le gibier leur tombe tout rôti dans le bec, pendant qu'il se tiennent les bras croisés.*

A plusieurs on pourrait répéter ces paroles de la fourmie à la cigale : “ *Vous avez chantée tout l'été, dansez maintenant.* ”

Mais voici ce que peuvent m'objecter, avec un semblant de raison, ceux des cultivateurs qui ne sont pas encore décidés à changer leur mauvais système : “ Les exemples que vous citez ne sont pas encourageants pour nous, vous nous parlez de gens riches qui ont beaucoup de terres, qui ont beaucoup d'animaux ; mais nous, qui n'avons que deux arpents sur trente à quarante, nous ne pouvons pas avoir autant de vaches, ni faire par conséquent, autant de beurre.”

Quand on en est rendu à raisonner ainsi, nous avouons qu'il reste peu de ressources pour guérir un pareil genre de maladie.

Oui, sans doute, les cultivateurs que nous venons de donner pour exemple sont riches aujourd'hui ; mais l'ont-ils toujours été ? Combien, parmi nos cultivateurs les plus fortunés, ont commencé à cultiver leurs terres avec moins de moyens que ceux qui raisonnent ainsi ; combien, même, ont commencé par être journaliers, serviteurs, et qui ont, pour ainsi dire, acheté leur propriété pouce à pouce.

N'avons-nous pas, souvent d'ailleurs, été témoins de faits semblables à celui-ci : Un père avait deux fils ; à l'aîné il donna son patrimoine, au second il accorda ni plus ni moins, la liberté de gagner sa vie comme il l'entendrait. Tout le monde d'envier le sort du premier, et de plaindre le second. Au bout de dix ans seulement, la condition des deux frères était bien différente, le premier avait la voie publique pour partage, tandis que son frère était devenu possesseur du bien paternel ; plus tard encore, il avait agrandi considérablement son champ et était devenu le plus riche cultivateur de sa paroisse. Dans ce cas, aurait-il été raisonnable, celui qui aurait dit : " Il peut bien faire de bonnes affaires, il est riche, il a une terre étendue ! " Non, n'est-ce pas ? Eh ! bien, il en est de même dans beaucoup de cas.

Maintenant, pour la satisfaction des petits propriétaires, c'est-à-dire, de ceux qui ne possèdent que 40 à 50 arpents de terre, calculons les bénéfices qu'ils peuvent réaliser avec leurs animaux, si tout est mis à profit, si leur système de culture est bien organisé et si la maîtresse de la maison sait conduire sa laiterie.

Quarante à cinquante arpents de terre doivent suffire pour donner la subsistance en grain d'une famille ordinaire, pour nourrir deux chevaux, six à huit vaches et quelques moutons, si le pacage et le fourrage sont abondants, et ils le seront, si on a soin d'engraisser sa terre, et d'y semer de la graine de trèfle, de mil, etc. Dans ce calcul, je vais faire ressortir surtout le profit des vaches laitières, en supposant qu'elles sont bonnes pour le lait :

Chaque laitière peut donner 100 livres de beurre. Avec six laitières vous pouvez donc compter sur 600 livres, qui, à un chelin, vous donne 120 piastres. Mais je retranche 20 piastres, en supposant que ce soit la somme équivalente à la quantité de beurre

nécessaire aux besoins de la famille ; il reste donc 100 piastres.

Maintenant, supposons qu'on élève pour la boucherie deux à trois veaux que l'on vendra dans le cours de l'été de quatre à six piastres ; voilà, encore 8 à 12 piastres de profit, ajoutez à cela le lait dépensé pour le soin ou l'engrais des porcs, qui peut être estimé de douze à dix-huit piastres.

Ces vaches bien nourries peuvent donner pendant le temps qu'elles sont à l'étable, c'est-à-dire, du commencement de novembre à la fin d'avril, au moins 100 voyages de fumier. Si nous estimons chaque voyage à quinze sous, ce qui n'est rien pour ceux qui connaissent la valeur réelle de cet engrais, on réalise encore 12 piastres et quelques chelins, mais ce dernier revenu doit, de toute nécessité, être dépensé sur le champ qui nourrit ces animaux.

Ainsi, toutes choses estimées au plus bas prix possible, un cultivateur qui n'a que quarante à cinquante arpents de terre, peut faire un profit de 130 piastres environ, et cela sans fatiguer son champ.

Mais si vous voulez retirer un pareil revenu avec le commerce du grain, il vous faudra faire des travaux considérables, dépenser beaucoup de semence et de temps, épuiser de plus en plus votre terre, payer plusieurs journées d'hommes, etc., si vous vous donnez la peine de faire un petit calcul, vous avouerez aussitôt que, dans ce second cas, *la peine emporte le profit.*

Je le répète, vous êtes toujours en dessous quand vous voulez faire de l'argent avec du grain, sur une terre qui n'est pas engraisée. Il suffit de regarder autour de soi, pour se convaincre de cet avancée. Mais, au contraire, vous en ferez beaucoup et vos terres n'en souffriront nullement, si vous laissez les deux tiers de votre champ en pâturages et en prairies et si vous avez beaucoup d'animaux pour produire le fumier.

De grâce qu'on y songe sérieusement, et que le printemps prochain soit pour vous l'époque d'une complète transformation.

Les Habitants.—Monsieur le curé, si nous eussions entendu cette causerie, il y a dix ans passés, nous serions bien plus à l'aise que nous ne le sommes présentement ; mais si vous passez encore dix ans avec nous, et notre désir est que vous y passiez toute votre vie, vous verrez qu'il s'est fait de grandes améliorations dans votre paroisse.

M. Le Curé.—Je ne sais ce que le ciel me réserve, mais n'importe sur quel coin du Canada il dirigera mes pas, je ne cesserez de travailler à l'avancement de l'agriculture, car dans le succès de la classe agricole, je vois un avenir heureux, prospère, pour mon pays.

CONDITIONS..

La Gazette des Familles Canadiennes paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un écu, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, devront être adressés au rédacteur, à Varennes.

~~Les~~ Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec, le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché.

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale Jacques Cartier et M. Pierre Picard marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé Gagné, du séminaire de cette localité nous rendra les mêmes services.

AVIS.

UN de nos agents de Montréal, M. PIERRE PICARD, a en mains un riche assortiment D'ORNEMENTS D'EGLISE, DE TABLEAUX, DE LIVRES D'ÉCOLE, etc. Tous ces objets sont livrés à des prix EXCESSIVEMENT RÉDUITS, et tous ceux qui se rendent à Montréal, devraient visiter, dans leurs intérêts, son établissement de la rue St. Antoine, près de l'Evêché.
15 Juillet, 1870.

Table des matières du 1er Volume.

Entretiens sur la famille.

Premier entretien.....	pages 6, 26, 49
Second entretien.....	77, 98
Troisième entretien.....	122, 146, 169, 194, 218
Quatrième entretien.....	241, 266, 290, 313, 337
Cinquième entretien.....	387, 436, 482, 53

Chroniques.

Première chronique.....	P. 40
Seconde do	66
Troisième do	93
Quatrième do	112
Cinquième do	136
Sixième do	164
Septième do	188
Huitième do	211
Neuvième do	253
Dixième do	278
Onzième do	302
Douzième do	326
Treizième do	348
Quatorzième do	412
Quinzième do	462
Seizième do	513

Causeries sur l'agriculture.

Première Causerie	P. 40
-------------------------	-------

Seconde	do	66
Troisième	do	93
Quatrième	do	112
Cinquième	do	136
Sixième	do	164
Septième	do	188
Huitième	do	211
Neuvième	do	260
Dixième	do	283
Onzième	do	307
Douzième	do	330
Treizième	do	352
Quatorzième	do	421
Quinzième	do	467
Seizième	do	520
Dix-septième	do	

Divers sujets.

Economie domestique.....	P. 23
L'apostalat de la prière.....	30
Le Luxe.....	46
La milice pontificale.....	54
Le jour de l'an.....	74
Etats-Unis d'Amérique.....	84
Amérique du Sud.....	86
Le carême.....	208
Néchronologie.....	323
Notre publication.....	529
A chacun ce qui lui est dû.....	558

Histoires et Faits Edifiants.

Apostalat de la prière dans un hospice canadien. P. 9	
Le Blasphémateur châtié et converti.....	10
Une enfant de Marie.....	15
Moyen ingénieux de corriger les défauts d'une amie.....	21
Une paroisse allemande convertie par l'apostalat de la prière.....	36
Une fleur cueillie sur les rives d'Ottawa.....	57
Le cœur d'un bon fils.....	82

Deux esclaves de satan.....	87
Les jeunes zouaves du Liban.....	100
Le Tyrol.....	105
Un enfant chérie de Dieu.....	124
Une conversion longtemps attendue.....	128
Une petite servante du Cœur de Jésus.....	130
Ste. Radegonde.....	150
Sentiments d'un officier chrétien.....	174
Une visite à la Salette.....	176
Histoire d'une conversion.....	178, 201
Influence des bonnes conversations dans la fa- mille.....	197
Influence du bon exemple.....	199
L'ingratitude et la scélératesse d'un fils.....	223
Puissance de St Joseph.....	232
L'Ange et l'enfant de Marie.....	269
La Mère Marie de l'Incarnation (Ursuline) 247,	273
298, 404, 456, 506, 559	
Grâces du Cœur de Jésus.....	317, 341
Incendie du Sagueny.....	361
Mouvement religieux en Angleterre.....	394
Histoire d'un superbe festin.....	395
Remède infailible contre l'habitude du blas- phème.....	398
Le sourire dans la mort.....	403
Un souvenir.....	448
Qui travaille prie.....	451
Le vieux mendiant.....	453
Le Derviche offensé.....	490
Un ami du Cœur de Jésus.—Le B. Jean le Brit- to, Martyr, apôtre du Marava.....	491
Nouveau trait de la puissance du Cœur de Jésus	500
Aloys et Marguerite. 68, 90, 114, 142, 167, 191,	214
239, 287, 310, 334, 356, 429,	475
Un épisode de la terreur.....	539
La croix.....	544
La petite Marie.....	548
Une histoire de ma jeunesse.....	552